Zeitschrift: Candollea : journal international de botanique systématique = international journal of systematic botany

Herausgeber: Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève

Band: 37 (1982)

Heft: 1

Artikel: Le Professeur Henri Humbert : héritier de la très grande tradition des voyageurs-naturalistes

Autor: Keraudren-Aymonin, Monique / Aymonin, Gérard G.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-880021

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Professeur Henri Humbert, héritier de la très grande tradition des voyageurs-naturalistes

†MONIQUE KERAUDREN-AYMONIN
&
GÉRARD G. AYMONIN

RÉSUMÉ

† KERAUDREN-AYMONIN, Monique & G. G. AYMONIN (1982). Le Professeur Henri Humbert, héritier de la très grande tradition des voyageurs-naturalistes. *Candollea* 37: 129-156. En français, résumé anglais.

Evocation des explorations scientifiques menées par Jean-Henri Humbert (1887-1967), Professeur au Muséum de Paris (1931-1958); cet article retrace sur la base de documents originaux, plusieurs voyages d'études (et de récolte de spécimens botaniques) menés, parfois en continuité chronologique, d'Afrique à Madagascar ou même d'Amérique à Madagascar. Les auteurs rappellent quelques péripéties de ces explorations souvent pionnières et prenant l'allure d'épopées, réalisées entre 1910 et 1959, spécialement dans les très hautes montagnes du Maghreb, d'Afrique orientale, des Andes et surtout de Madagascar. Plusieurs traits attachants de la personnalité d'Henri Humbert ont été également relatés. Biobibliographie.

ABSTRACT

† KERAUDREN-AYMONIN, Monique & G. G. AYMONIN (1982). Professor Jean-Henri Humbert: a sketch of the inheritance in the great tradition of scientist's travellers. *Candollea* 37: 129-156. In French, English abstract.

This paper points out some surprising scientific explorations by Henri Humbert (1887-1967), Professor of botany at the Museum of Paris (1931-1958). Special attention is given to unbroken itineraries from tropical south-west Africa to Madagascar and return travels through high mountains of east-Africa, and also to very difficult plant research by trekking in mountain bush of north Madagascar. Explorations to Maghreb, South-America, are also remembered. Some personal features of Henri Humbert are presented.

CODEN: CNDLAR
ISSN: 0373-2967
37(1) 129 (1982)

© CONSERVATOIRE ET JARDIN BOTANIQUES DE GENÈVE 1982

Le XXe siècle eut aussi, dans le domaine de la biologie, des hommes "de terrain" qui doivent être regardés comme de très grands découvreurs.

S'il est des savants de notre temps dont les explorations scientifiques témoignent merveilleusement de cette foi et de cette audace que nous admirons chez les voyageurs-naturalistes des XVIIIe et XIXe siècles, le Professeur Jean-Henri Humbert apparaît sans nul doute au tout premier rang.

Botaniste certes, mais ouvert aux observations zoologiques comme géologiques, Henri Humbert fut un naturaliste complet et un biologiste d'avant-garde tant sa vision des faits d'évolution et de modification régressives des couvertures végétales comme des flores le place parmi les pionniers des recherches pour la conservation des richesses naturelles vivantes, trop longtemps affirmées comme indéfiniment renouvelables.

Né le 24 janvier 1887, décédé à Bazemont (vallée de la Mauldre, département des Yvelines à l'ouest de Paris) le 20 octobre 1967, dans sa 80e année, Henri Humbert fut titulaire de la Chaire de phanérogamie du Muséum national d'histoire naturelle de Paris de 1931 à 1958, après avoir enseigné à Clermont-Ferrand et à Alger. Il avait été élu le 3 décembre 1951 à l'Académie des sciences de l'Institut de France et était membre de très nombreuses sociétés et académies en particulier Correspondant, dès 1935, de la section des sciences naturelles de l'Institut genevois.

L'apport fondamental de l'œuvre scientifique considérable d'Henri Humbert à marqué une étape majeure des connaissances en botanique et biogéographie tropicales comme dans le domaine de la protection de la nature en France et dans le monde.

Mais, en ces pages, c'est un autre volet des activités du savant qui sera développé.

L'Herbier national du Muséum de Paris conserve précieusement les collections issues des voyages scientifiques et, depuis le XVIIe siècle, l'on en préserve venues de l'autre bout du monde. Chaque année ces collections s'enrichissent. Mais rares furent les apports de l'importance des herbiers originaux d'Henri Humbert. Plus de 40 000 lots de spécimens (33 196 lots tropicaux numérotés sans interruption de 1912 à 1962; sans doute 10 000 à 15 000 d'autres régions de 1900 à 1965) forment un extraordinaire témoignage, remarquablement précis et continu, des surprenantes et presqu'incroyables entreprises d'exploration et de découverte que mena sur trois continents celui que L. Bernardi, biographe-botaniste genevois avisé, devait nommer "Humbert le Hardi"!

UNE VOCATION IRRÉSISTIBLE

Humbert le Hardi, certes. N'y eut-il pas déjà quelque audace peu commune chez le très jeune Henri — il avait alors 13 ans! — pour se lancer

sur les côteaux de Seine-et-Oise, en des sites alors encore très sauvages, et y observer les végétaux, y récolter ses premiers spécimens? Puis en Bretagne, entre 1900 et 1906, tout en préparant et passant son baccalauréat, Henri Humbert explore, observe, retient et mieux, publie. Une irrésistible vocation scientifique anime le jeune étudiant; dès cette époque, il sera pionnier en soutenant en 1910, à la Faculté des sciences de Paris, un diplôme d'études supérieures constituant une monographie géobotanique régionale, fondée sur près de dix années d'investigations sur les pentes du bassin de la Mauldre, à l'ouest de Paris.

Mais très vite était venu le temps des grands périples; en 1905, Humbert gagne le sud-ouest, parcourt les Pyrénées occidentales jusqu'à Gavarnie, revient en travaillant en Périgord, en Quercy, en Limousin. Une prédilection pour l'exploration des sites mal connus, des cimes montagneuses élevées, apparaît et ne se démentira jamais; en 1911, Humbert a déjà exploré les crêtes de la Haute-Ariège, des Pyrénées-Orientales, du périlleux Aurouze, des régions les plus élevées du Mont-Cenis et des Alpes briançonnaises. Henri Humbert a 24 ans; nul doute qu'à cette époque, il est probablement parmi ceux qui connaissent le mieux la flore de l'ensemble de la France, mais surtout parmi les botanistes-systématiciens les plus familiarisés aux explorations floristiques en des régions difficiles ou inconnues.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'un de ses maîtres à l'Université, René Viguier, lui propose de l'accompagner pour une exploration en Tunisie. Ce voyage fera naître estime réciproque et enthousiasme du maître. René Viguier, sensible aux remarquables qualités de son disciple pour organiser des recherches sur le terrain, conscient de l'ampleur de ses connaissances systématiques et de ses dons de découvreur, n'hésite pas à renouveler l'expérience l'année suivante, mais cette fois pour une expédition d'une toute autre envergure, et lointaine: Madagascar.

1912

Le début d'une véritable passion d'Henri Humbert pour cette "Grande-Ile", petit continent isolé, véritable laboratoire naturel si riche en phénomènes biologiques et évolutifs que, dès le XVIIe siècle, il avait surpris Etienne de Flacourt (dont le Muséum conserve une cinquantaine d'échantillons récoltés vers 1700, un des plus anciens herbiers tropicaux connus!) puis vers 1770, Philibert de Commerson qui aurait voulu convier là-bas des "Académies entières". Cent-cinquante ans plus tard, Henri Humbert se trouve face à ce monde végétal encore plein d'inconnu. L'enthousiasme pour pénétrer les secrets de la flore et de la végétation malgaches, se traduira pour le jeune botaniste, dès cette première mission, par un acquit considérable sur une des plus difficiles familles du monde végétal, les Composées: une méditation durable "en face des expériences réalisées dans la nature elle-même", comme le soulignera dans son hommage, le Professeur René Wurmser, successeur d'Humbert à l'Académie des sciences. Une profonde réflexion alimentée en

outre, durant plusieurs années, par un labeur inlassable dans les collections, d'où surgira cette thèse sur les Composées de Madagascar, un monument où se trouvent développées des conceptions alors très avancées sur les liens entre variation, variabilité, évolution et phénomènes de régression chez les endémiques si spéciaux à la Grande-Ile.

Henri Humbert est à la fois intrépide voyageur-naturaliste et savant aux immenses connaissances. Sa passion opiniâtre aura aussi, plus tard, sa finalité dans des œuvres magistrales, inégalées, et dans une synthèse collective admirée universellement: la publication de la "Flore de Madagascar et des Comores" qu'Humbert sut remarquablement organiser et diriger sans trève de 1936 à 1967 et qui se poursuit de nos jours: plus de 12 000 pages, plus de 2000 planches de figures, un modèle toujours amélioré.

LE COURAGE ET LA FOI

1913

Henri Humbert est assistant à Clermond-Ferrand. Il parcourt toutes les montagnes et les plaines de l'Auvergne, accumulant des récoltes souvent infiniment précieuses aujourd'hui. Il participe à une nouvelle exploration en Afrique du Nord, en Algérie cette fois.

Mais la tourmente est proche: Humbert n'échappe pas au drame qui allait frapper toute une génération. Mobilisé dans l'infanterie à 27 ans, l'ardent botaniste sera blessé deux fois, sera cité deux fois à l'ordre de l'armée, échappera aux massacres, terminera la guerre comme lieutenant, recevra la Légion d'honneur à titre militaire. Mais ce qu'il faut savoir et souligner, est que cette conduite exemplaire et valeureuse, ce mépris du danger s'accompagnèrent toujours d'une force d'âme étonnante, d'une foi inébranlable en la "mission" scientifique, foi avivée par un sublime feu sacré au milieu des épreuves: les évènements dramatiques de la France, les meurtrissures du corps n'affaiblirent jamais chez Henri Humbert ce désir inassouvi de mieux connaître tout ce qui vit. En opérations, en manœuvres, au repos ou en convalescence, de 1914 à 1918, Humbert est un exemple de courage, d'espérance. D'Epinal à Gray, à La Grange-aux-Bois, à Verdun, en Argonne, il regarde: les spécimens botaniques qui nous sont parvenus, cueillis au cœur des évènements chaotiques des déplacements des troupes, attestent d'un esprit sans cesse en éveil, attentif à tout fait nouveau.

Durant la guerre, pour des raisons sanitaires, Henri Humbert séjourne dans plusieurs régions de France avant de regagner le front ou l'arrière-front: des Grandes-Landes, de la Sainte-Baume, du Ventoux, il rapporte une moisson de spécimens que l'on ne découvre dans ses herbiers qu'après sa mort!

Cette force de caractère en ces quatre années de malheurs et de ruines tragiques, n'est-elle pas une leçon, digne de respect et fascinante?

HENRI HUMBERT LE CONQUÉRANT

Luciano Bernardi nous pardonnera certainement d'ajouter ce trait à sa belle biographie d'"Humbert le Hardi"!

Les épreuves subies n'ont en effet rien altéré de l'esprit d'entreprise de ce naturaliste absolument hors du commun. De retour dans le poste universitaire qu'il occupait à Clermont, il se lance dans la poursuite de l'exploration des montagnes françaises tout en visitant les grands instituts botaniques européens, et tout en parachevant sa thèse. Il sollicite et obtient un poste à Alger en 1922 et s'ouvre alors une période de dix années tout à fait extraordinaires dont la densité, au seul niveau de l'activité de voyageur-naturaliste moderne (au sein de bien d'autres occupations) ne peut que forcer l'admiration.

La soif d'explorations et de découvertes entraîne Henri Humbert vers l'aventure, les conquêtes et souvent l'exploit, laissant deviner des capacités physiques surprenantes, une volonté intrépide mais aussi un esprit de décision et un sens de l'organisation très exceptionnels.

Il faut souligner que presque toutes ses expéditions furent pédestres, représentant un "trekking" de très haut niveau qui se doublait de l'exploration scientifique. Il n'existe presque aucune photographie d'Henri Humbert près d'un véhicule de terrain. Pour les recherches qu'il voulait mener, une caravane de porteurs et d'aides-naturalistes se déplaçant à pied était le plus souvent indispensable, les progressions qu'Humbert et ses compagnons menèrent en haute montagne malgache ressortent d'exploits que ne sauraient mésestimer les équipes de sherpas de l'Himalaya.

Dès son arrivée en Afrique du Nord, à Alger, le savant tourne ses regards vers les cimes, surtout les plus hautes et les plus mal connues; elles sont un peu au sud, mais surtout à l'ouest; beaucoup sont inexplorées, jamais visitées par les botanistes, situées dans des zones d'insécurité évidente. Rien n'arrête le savant. Il participe hautement à cet intense effort de recherche mené sous la férule efficace de René Maire, et marqué par les apports contemporains de Josias Braun-Blanquet comme de Louis Emberger, parmi beaucoup d'autres naturalistes. Henri Humbert séjourne particulièrement au Grand-Atlas, en Atlas saharien; chaque année, il se rend dans ces hautes montagnes attachantes, en rapporte d'amples moissons et des observations originales dont l'essentiel est discerné puis publié sans retard.

Il faut rappeler quelques faits saillants. Ainsi, en 1923, à la faveur des vacances pascales (n'oublions pas qu'Humbert était enseignant et qu'il ne négligea jamais cet aspect de sa mission de professeur et de savant), il se rend par Colomb-Béchar (à quelque 900 km d'Alger) dans les massifs de Bou Denib (2 avril), traverse le D'jebel Mechmech (3-5 avril), puis le Chaaba (6 avril), puis le Zehnou (9-10 avril), rejoint Colomb-Béchar et fait, le 15, une herborisation dans les environs de Saïda, profitant du déraillement du train qui le ramenait du grand sud vers Alger pour la reprise des cours!

Le 21 juin, Humbert repart, gagne Azrou au Maroc. De Timadit, il sillonne l'Ari Hayane puis l'Ari Ben Idj (2000-2500 m). Les 26-29 juin, il atteint Tahalit et Midelt: durant quinze jours (11-28 juillet), il explore l'Ari Ayachi, tentant d'en atteindre la cime... sans succès! Inébranlable, il "conquiert" pourtant ce sommet à près de 3800 m, par surprise, le 29 juillet, après s'être déjoué des pièges, peut-être des embuscades, tendues par des tribus insoumises qui contrôlaient le massif! Une imprudente expédition qui trouve ses récompenses: parmi les 1200 spécimens rapportés, il y a des espèces nouvelles, des endémiques, et la source de multiples découvertes phytogéographiques (fig. 1).

La témérité du botaniste se manifestera à nouveau en 1924, lorsqu'il explore l'Atlas Rifain en rébellion et alors que se développe une offensive — qui s'avèrera victorieuse — d'Abd El Krim!

De multiples raids le pousseront en 1925-1927 vers Ksar es Souk d'où il explorera les chaînes aux confins des déserts sahariens.

Mais le Maghreb ne demeure pas le seul théâtre d'opérations d'Henri Humbert: loin de là, Madagascar, puis l'Afrique, l'appellent.

En 1924, il arrive à la fin juillet à Majunga. Avec Henri Perrier de la Bâthie, pionnier de l'exploration du territoire malgache où il prospectait et herborisait depuis 1896 (plus de 20 000 spécimens dans les herbiers de Paris), Humbert traverse le nord-ouest de la Grande-Ile jusqu'à Tananarive où il achète, chez Razofitrina, 258 pellicules 8 × 10½ et 272 plaques 45 × 107 mm(!), puis retourne à Majunga. De là, par mer, il rejoint le 11 septembre Morondava, le pays des "Bozy-Bé" (baobabs géants), puis Tuléar, le pays des "arbres-serpents" ou "Fantsilaotra" (Didiéréacées). Durant trois mois, circulant du sud-ouest au centre-est de l'Ile, il explorera les massifs de l'Isalo (devenu Parc national), puis l'Ivohibe, l'Andringitra (2600 m), entre bien d'autres. Après avoir rejoint Tamatave, il va à Diégo-Suarez (actuel Antsirana), puis à Nossy-Bé et Majunga.

En février 1929, le nom d'Henri Humbert apparaît en première page d'un journal des Etats-Unis. Avec Charles F. Swingle (peut-être le premier botaniste américain à avoir parcouru Madagascar), le naturaliste d'Alger s'est rendu à nouveau dans la Grande-Ile. En fait, l'expédition est bien plus complexe: elle surgit comme le premier de ces périples insolites dont Henri Humbert deviendra coutumier, et qui durèrent jusqu'à l'orée des années soixante.

Débutée en mai 1928, cette tournée d'exploration scientifique s'achèvera au début de septembre 1929, après quinze mois consécutifs sur le terrain! Une entreprise qui n'eut sans doute pas déplu à d'illustres devanciers parmi les voyageurs-naturalistes des XVIIIe et XIXe siècles.

Après une courte étape à Monbasa et Zanzibar, Humbert arrive avec Swingle à Majunga. Ils traversent toute l'île jusqu'à Tuléar (1er juillet-12 août 1928, fig. 2c), explorant la forêt d'Ambatofinandrahana, le massif de l'Horombe, à nouveau l'Isalo, puis le bassin de l'Onilahy, repérant dans le sud les plantes à latex, les plantes ornementales possibles dont les *Kalanchoe,*

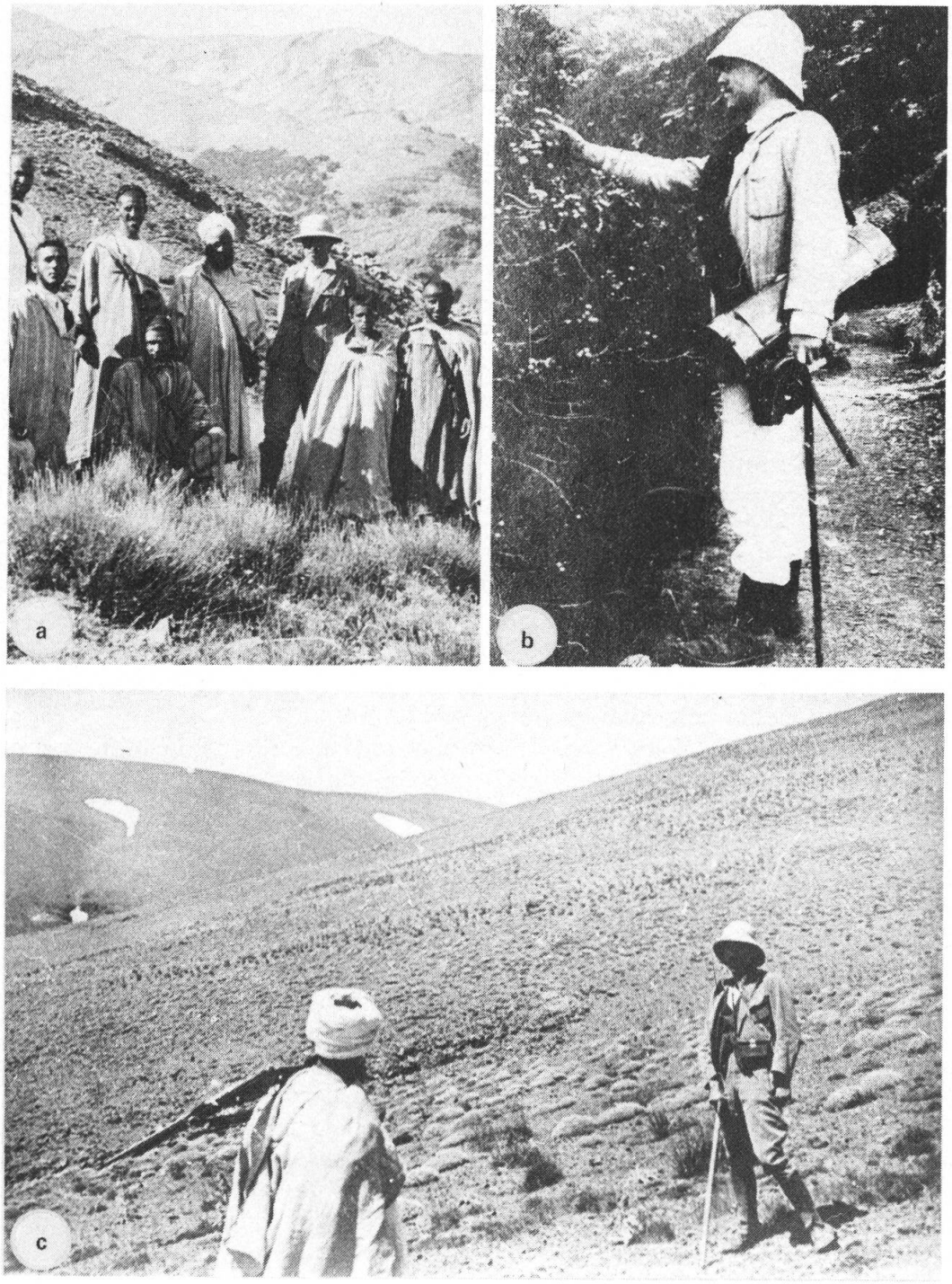


Fig. 1. — Henri Humbert en Afrique du Nord.
a, en exploration dans le Haut-Atlas; **b,** au Djebel Bou Kornine, remarquer la boîte à herboriser et l'appareil photographique à plaques grand format; **c,** exploration des groupements orophiles à xérophytes épineux (dont *Vella mairei* Humb., Crucifère découverte ici par Humbert), croupe culminale de l'Ari Ayachi, Maroc vers 3000 m — remarquer le guide en armes (29 août 1923, photographies de la photothèque H. Humbert).

notant, fait important, les espèces paraissant en voie de disparition par fait d'exploitation. L'une de ces espèces, l'"intisy", arbre crassulescent du genre *Euphorbia,* était il y a peu de temps encore en Amérique, au premier plan de l'actualité du génie biologique comme source possible d'énergie d'origine végétale. Puis durant cinq mois (12 août-24 décembre), Humbert explore l'extraordinaire végétation xérophile du sud, allant de découverte en découverte, reconnaissant des formes succulentes inédites, travaillant sans relâche. Il passe par Fort-Dauphin et les forêts du sud-est, pays de l'*"Endranendrana"* (l'"*Endrakendraka*" d'Etienne de Flacourt), l'"incorruptible" *Humbertia madagascariensis* (un arbre au bois extraordinairement lourd et imputrescible, dédié, au XVIIIe siècle, par Commerson et Lamarck à un homonyme dont on ne sait pratiquement rien!); il patrouille — c'est le mot qu'il faut employer — dans le Haut-Mandrare, escalade l'Ivakoany, sur la route de Fianarantsoa et de Tananarive, puis rejoint Majunga (fin décembre). Mais ce n'est pas pour rentrer en Algérie.

Le savant traverse le détroit du Mozambique et, presque sans répit, sans discontinuité, s'attaque à l'Afrique de l'Est; pas n'importe quelle Afrique orientale, mais la difficile, la très difficile Haute-Chaîne qui coûta bien des désillusions à nombre d'explorateurs et de montagnards avertis. Le Professeur Aubréville, dans l'évocation qu'il coordonna de l'activité du savant, souligne qu'Humbert sut "conduire des expéditions dans des secteurs parfaitement inexplorés", qu'il sut "ramener son personnel intact d'ascensions où les meilleurs spécialistes avaient perdu des hommes...".

Au versant est du Ruwenzori, Humbert réussit l'ascension pionnière du Mugule (4500 m env.); toujours en Afrique orientale, son nom fut donné à un pic jusqu'alors non gravi.

Dès février, Henri Humbert est à Costermansville (l'actuel Bukavu que l'explorateur retrouvera en 1953 lorsqu'il représentera la France à la 3me Conférence internationale sur la protection de la faune et de la flore en Afrique, Fig. 2b), puis sur la dorsale impressionnante du Kivu. En mars, il fouille le difficile Niragongo (3469 m) (étudié par J. Lebrun et récemment par Haroun Tazieff) et, sur sa lancée, gravit jusqu'aux cimes le Mikeno (4250 m), le Karisimbi (4506 m), le Nyamlagira (3056 m), le Kahuzi (2500 m) puis jusqu'en juin, infatigablement, travaille au Lac Kivu, au Lac Edouard, à l'île Idjwi, au Muhavura (4127 m). En juillet-août, il se consacre au Ruwenzori jusqu'à 4500 m et à la Rift Valley, avant de regagner (en explorant la région de Samburru) le port de Monbasa d'où, enfin, il s'embarquera pour l'Europe, rapportant d'impressionnants résultats, en particuliers sur les phénomènes de spéciation analysés sur les seneçons arborescents, sur les conséquences des feux de brousses, etc., et de précieux documents photographiques (fig. 4).

HENRI HUMBERT, PROFESSEUR AU MUSÉUM

C'est incontestablement un explorateur prestigieux, un éminent voyageur-naturaliste, un botaniste de terrain formé tant à la floristique et la

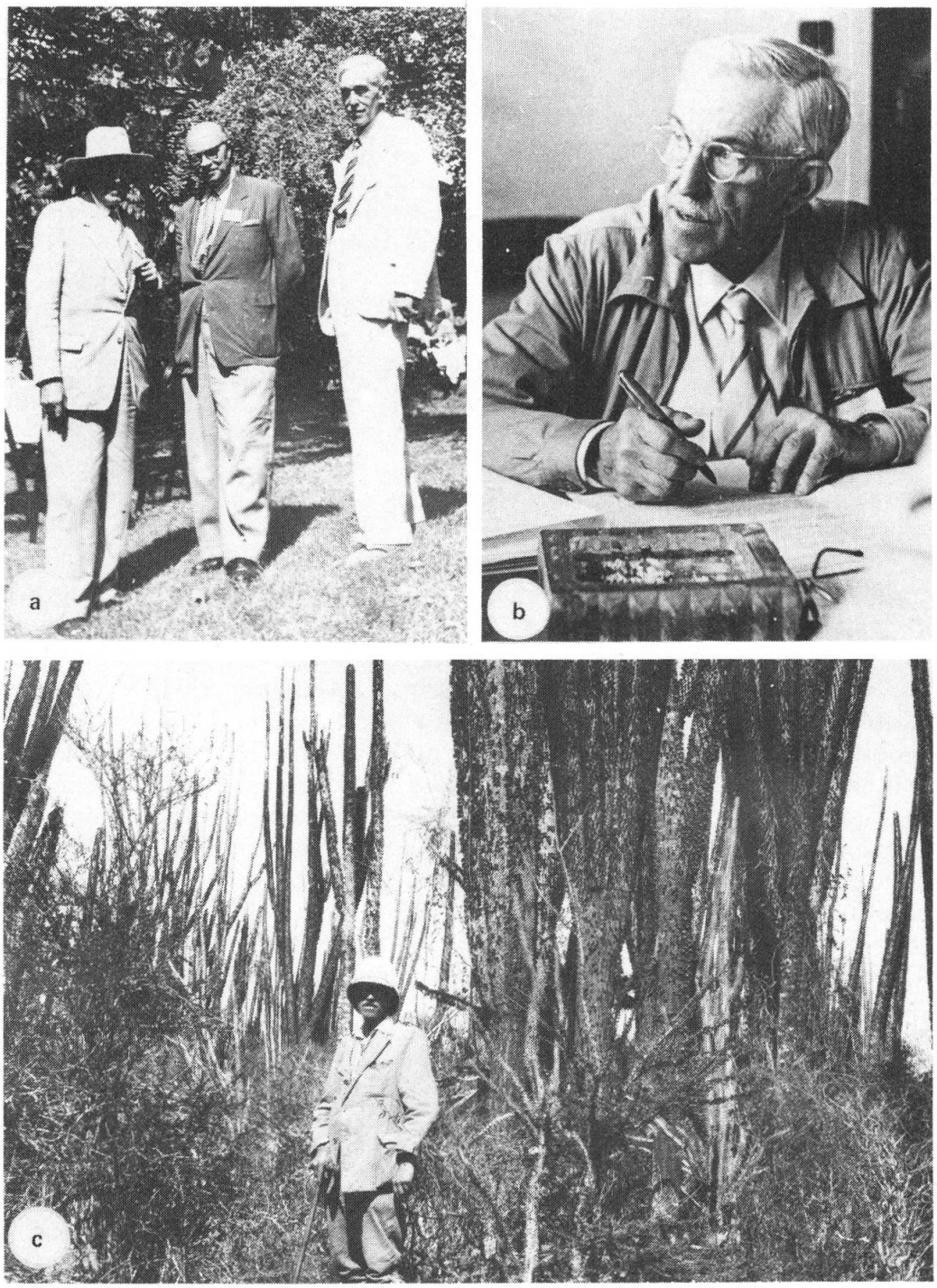


Fig. 2. — Henri Humbert en Amérique, en Afrique, à Madagascar.
En représentation officielle: **a,** à Caracas en septembre 1952 (à sa droite Roger Heim); **b,** à Bukavu, 31 octobre 1953; **c,** Henri Humbert au Pays des "Songo", arbres serpents uniques du sud de Madagascar, Behara, août 1928.

systématique tropicales que méditerranéennes et françaises qui, en 1931, est appelé à prendre la direction des Herbiers du Muséum de Paris, en succédant, à la tête de la Chaire de phanérogamie, à Henri Lecomte. Henri Humbert aura la responsabilité de mener à bien une lourde entreprise: transférer les inestimables collections de l'ancienne galerie où elles étaient devenues inaccessibles, vers l'actuel bâtiment construit avec l'appui de la Fondation Rockefeller. Dans cette nouvelle fonction, il fallut savoir décider et diriger. Humbert réussira mais, au travers de ces nouvelles préoccupations, n'oublie pas le terrain! Et il repart...

Comme pour beaucoup de ses voyages, Henri Humbert avait minutieusement préparé ses itinéraires; dès 1927, il correspondait avec le père Tremolet, missionnaire en poste à Meknès mais qui auparavant avait servi dans la région du Kivu. Les temps de parcours en train, en caravane, en petits vapeurs sur les lacs africains... lui sont connus!

Fin juillet 1933, Humbert est au Cap de Bonne-Espérance, après avoir herborisé, lors d'une escale, dans les zones basses des Canaries. Jusqu'au 17 septembre il passe de Knysna au Zwartberg, à Port-Elisabeth puis dans la chaîne du Magaliensberg. Il remonte vers le Zoutpansberg, la vallée du Limpolo, le Kruger Park, puis la chaîne du Drakensberg où il ascensionne le Mont Anderson; il a récolté près de 2000 spécimens et traverse une première fois le détroit de Mozambique, arrive à Madagascar où, d'octobre à décembre, il parcourt l'Ankaratra, les bassins du Mangoky, de la Sakany, de la Tsiribihina, du Fiherenana. Il gravit le Kalambatitra...; la fin de l'année passe, Humbert est toujours dans la montagne malgache et de janvier à mars 1934, c'est le massif de l'Andohahela, les cols de Saindro et de Tsilotsila, le Mont Eromo, la forêt isolée de l'Anavelona, puis Tuléar. Revenant à Tananarive et Majunga, il retraverse le détroit, et se trouve à Lourenço Marques (actuel Maputo) en mars 1934, et ... il va rejoindre, par le cœur de l'Afrique australe, Elisabethville (actuel Lubumbashi) au Katanga! Le Mont-aux-Sources, le Bechuanaland, les Matopo, l'Inyanga (2750 m), le Haut-Congo sont visités.

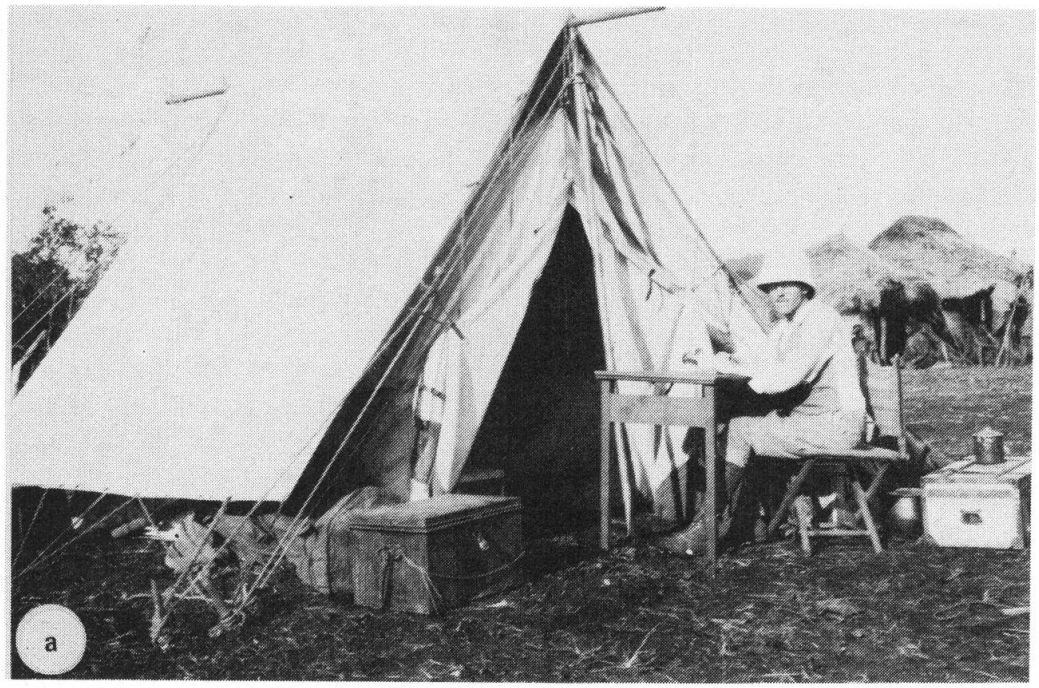
Durant ces dix mois, les notes d'Henri Humbert portent sur quelques 7000 plantes (nos *9355* à *16 058*).

Après l'installation de l'herbier et des laboratoires de botanique dans la nouvelle galerie (1936), le savant ne peut s'empêcher de repenser exploration! Ses yeux n'ont pas encore vu en place l'extraordinaire fossile vivant qu'est le *Welwitschia mirabilis,* localisé uniquement sur la côte désertique de l'Afrique du sud-ouest. Alors, il tente une nouvelle aventure et Humbert montre à nouveau son génie de la prévision, de l'organisation. Au prix de multiples démarches passées par les Affraires Etrangères, il obtient des garanties sur l'aide des chefs de districts et de provinces de plusieurs zones. Mais l'idée la plus ingénieuse mérite d'être contée: Henri Humbert entreprend une démarche officielle auprès des Compagnies de chemin de fer qui assuraient des liaisons transafricaines, reliant Angola, Congo et Est-Afrique. C'est une demande d'autorisation de circuler, car il n'est pas voyageur ordinaire: il sollicite l'autorisation d'emprunter les wagons des trains de marchandises, pour lui-même, ses bagages, les collections qu'il fera en

route... car, si l'on peut douter des conditions de confort du voyage, ces trains de marchandises offrent aux yeux du savant un inestimable avantage: ils roulent lentement, stationnent dans toutes les gares, le temps donc de noter et d'herboriser! Ainsi en juillet 1937, nouveau départ, petites courses aux Canaries, débarquement à Benguela. De là, une boucle le conduit au Rio Kaporolo, puis en Sierra de Chilla (2400 m), puis en désert de Moçamedes (d'Angola) pour une mission particulière: il doit en effet obtenir un exemplaire de *Welwitschia* afin de le faire parvenir... au Muséum de Chicago: c'est un individu de 1.40 m de diamètre, pesant quelque 120 kg qui est expédié au Dr Gregg dans une caisse spéciale en bois du pays. Détail pittoresque: Humbert est remboursé aussitôt des frais de cet envoi, en "angolares", monnaie locale... qu'il reçoit beaucoup plus tard, qui n'a pas cours hors de son pays et qu'il ne peut changer à Madagascar! La succession de télégrammes bancaires concernant ce problème de trésorerie en pleine brousse prouve qu'Henri Humbert ne perdait jamais de vue des questions essentielles! Plusieurs *Welwitschia* parviennent aussi au Muséum de Paris et y sont les seuls encore conservés que l'on puisse voir dans la capitale française (fig. 3b).

Le train conduit Humbert d'ouest en est à travers l'Angola, le Katanga, jusqu'à N'Dola puis les chutes du Zambèze (Victoria Falls), puis l'actuel Salisbury puis Umtali; il passe sûrement à Beira, retraverse le Zambèze à Donna Ana, gagne le Nyassa et explore le Nyankhava et le Mjlanje (3000 m), puis va loin au sud et visite l'Umziniati Valley près de Durban... afin, on ne pouvait que s'y attendre, de traverser le canal de Mozambique et arriver enfin à Madagascar; il n'y a pas de repos; avec Gilbert Cours, Humbert s'attache à ce qu'il ne connaît pas encore ou trop mal: le Mont Ankaroka, l'Andragavolo, la région du Lac Alaotra. Car il y a encore tant à découvrir et notre savant n'a pas pu jusqu'à présent toucher... les plus hautes montagnes de la Grande-Ile; elles sont réputées inaccessibles, plus ou moins sacrées; elles sont surtout défendues par des brousses alticoles d'une effarante densité où se frayer un chemin est un terrible effort s'ajoutant à ceux qui consistent à vaincre les pentes très raides et à ceux qui justifient la mission: explorer la végétation. Là encore, Humbert va réussir: il monte une expédition et, en novembre 1937, mène à bien une exploration d'une extrême difficulté au Tsaratanana, point culminant de Madagascar à près de 2900 m. Puis, mettant à profit (pourquoi pas?) sa présence dans l'extrême nord, il travaille dans une région très mal connue (même encore de nos jours), le Sambirano, et herborise sur le terrible plateau de l'Ankarana, lappiaz au relief complexe, succession de crêtes calcaires effroyablement tranchantes, les "tsingy". Humbert étudie encore l'Analamera, puis la vallée de l'Analabe, et par Nossy-Be, rentre en France en janvier 1938.

Henri Humbert, pourtant, n'a jamais cessé de s'intéresser à la flore et la végétation de la France: à peine de retour de l'hémisphère sud, on le trouve à la fonte des neiges sur le plateau de Caussols (Alpes du sud), puis en juillet à la Tourbière du Sommant et au Marcelly (Haute-Savoie, près du Jardin de



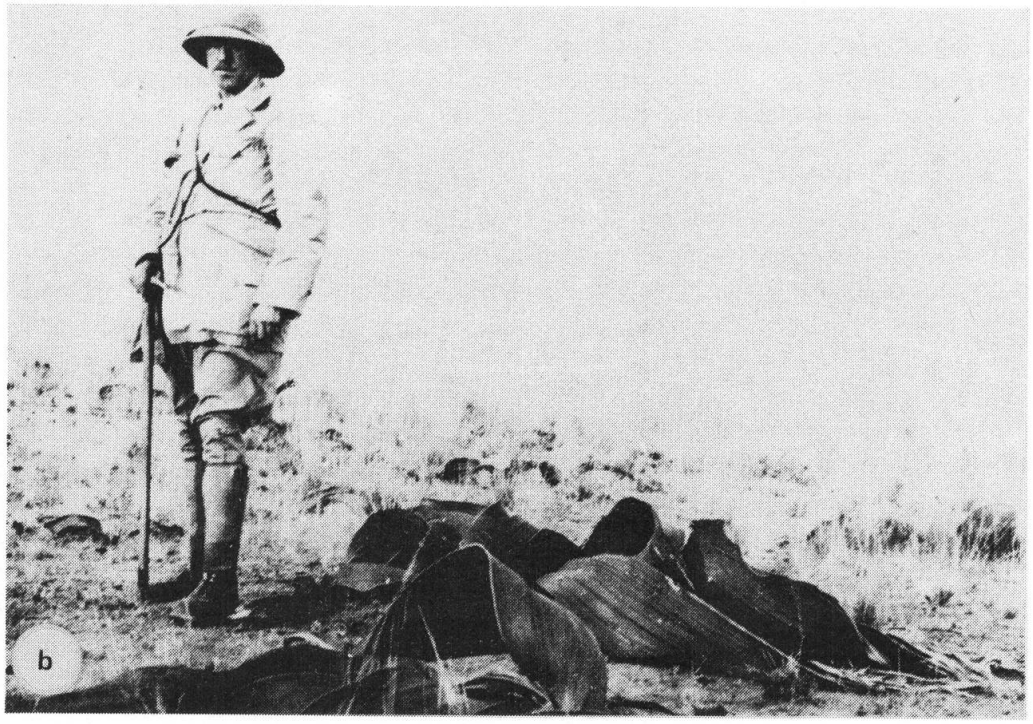


Fig. 3. — Henri Humbert en Afrique.
a, devant sa tente à Ganjo près de Sake (Rutshuru-monts Bwito), mai 1929; **b,** près d'un pied de *Welwitschia*, juillet 1937, désert de Moçamedes, Angola (photothèque H. Humbert).

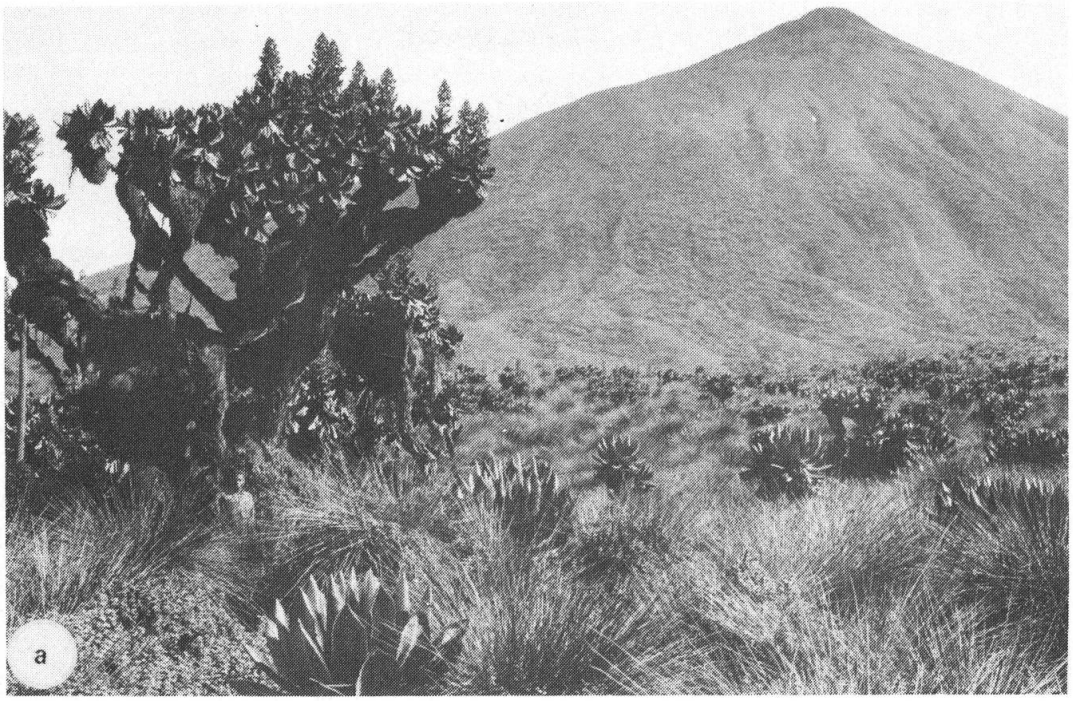


Fig. 4. — Deux très beaux clichés pris par Henri Humbert en 1929.
a, au Karisimbi, Kivu (cône terminal à 4507 m) avec *Senecio erici-rosenii* (mai 1929); **b,** sur le Ruwenzori à 4000 m, *Senecio friesiorum* (juillet 1929).

"La Jaysinia" dont Humbert ne cessera de s'occuper), puis dans l'Allier. En septembre, encore une expédition hasardeuse, en Europe pourtant. Passant d'abord au Vésuve, il gagne la Grèce et, outre l'Olympe (2900 m) et le Pelion, il va, avec Sophia Topali, botaniste et alpiniste hellène, se rendre dans une région peu sûre où l'attire un massif-frontière, le Kaimakçalan: les collections originales rapportées seront étudiées par le botaniste genevois Gustave Beauverd.

Le malheur s'abat sur l'Europe et le monde. Avec ses collaborateurs, Henri Humbert, de 1939 à 1945, réussit à sauvegarder les immenses richesses des collections botaniques du Muséum; il assume durant ces cinq années la présidence de la Société botanique de France dont il parvient à maintenir nombre d'activités; il poursuit son cycle de cours publics commencés en 1931, abordant la biologie des Xérophytes, la Protection de la nature en Afrique, les Palmiers, etc. Il réussira à circuler un peu, à Samoëns, en Creuse, dans l'Aude, à Néouvielle dans les Pyrénées. Le 14 juillet 1943, il obtient du Chef du district d'Argentière (Hautes-Alpes) pour le ravitaillement général, un "bon pour quelques œufs et du beurre" ce qui lui permettra une tournée dans le Pelvoux. Car, au plus profond du cauchemar, Humbert songe toujours à l'avenir, à la Protection de la nature: Néouvielle et Pelvoux sont réserves naturelles; il faut en suivre le devenir. N'était-ce pas essentiel, puisque ces territoires sont aujourd'hui noyaux, l'un du Parc national des Pyrénées occidentales, l'autre du Parc national des Ecrins?

Humbert poursuivait là une des actions majeures de sa vie! Dès 1922, il avait œuvré pour la création des zones de protection; en 1927, il avait réussi, avec d'autres biologistes, à faire admettre un des plus remarquables réseaux mondiaux de réserves naturelles intégrales: celui des onze territoires protégés sur les divers milieux majeurs de Madagascar; une ténacité exemplaire seule lui permit la réussite. Plus tard, ses avis s'imposeront en Afrique.

En 1946, le Professeur Henri Humbert a 59 ans; il demeure d'une incroyable vaillance physique, n'ayant d'égale que le permanent désir de poursuivre l'œuvre commencée; son esprit d'entreprise ne marque aucune défaillance. Humbert a circulé en train et en bateau mais on sait, par ses écrits, combien il était conscient des immenses services que pouvait rendre l'avion pour l'avancement des recherches scientifiques, particulièrement en botanique.

Au retour de la paix, de très nombreux points du monde vont se trouver reliés en quelques dizaines d'heures de vol. Désormais, Henri Humbert se trouve à portée "presque immédiate" de ses terrains d'exploration et, surtout, de Madagascar.

"VAZAHA BEVONINKAZA" – DES ANDES AU MAROJEJY

L'"homme qui voulait beaucoup de fleurs d'arbres", telle devient, à Madagascar, la légende autour d'Henri Humbert. Les conditions avaient

changé, quelques aides financières permettent de trouver guides et porteurs, de louer du matériel indispensable; sur place, parfois, l'Armée apporte un concours essentiel. Il arriva à Humbert de réunir plus de 50 collaborateurs, porteurs, aides-naturalistes et scientifiques, formant une longue caravane s'échelonnant le long des pistes. Mais aussi, Henri Humbert, par quelque papier remis à chacun, assure le plus sérieusement du monde que les esprits divins sont conjurés et que les compagnons malgaches qui viendront avec lui n'auront plus rien à craindre en escaladant les sommets interdits ou sacrés (fig. 5 et 6).

Des guides fidèles bientôt l'attendront, parfois impatiemment. L'un de ses compagnons, le botaniste-récolteur Jakahiosy Rakotoarivello montrera, comme bien d'autres, une véritable vénération pour un Maître "qui expliquait tout ce qui intéresse au point de vue de l'étude des plantes" mais aussi pour un chef d'expédition soucieux de ses collaborateurs en mission: "nous n'avons manqué de rien, tout se passait normalement comme l'eau d'une rivière en temps calme" (lettre d'adieu des collaborateurs malgaches au Professeur Humbert).

Une rotation Paris-Tananarive-Paris débute en 1946; malgré de multiples charges administratives, et entrecoupées de lointains périples en d'autres régions, cinq grandes expéditions seront montées à Madagascar, dirigées jusqu'en 1960 par Humbert qui aura alors 72 ans!

De novembre 1946 à avril 1947, le savant se consacre presque exclusivement au sud de la Grande-Ile, reprenant de précédents itinéraires, complétant ses observations, ajoutant l'exploration de multiples zones encore inconnues, préparant l'avenir de la recherche et la poursuite de la flore du pays.

En 1948, pour la troisième fois, Henri Humbert accomplit un périple intercontinental; ce n'est pas la traversée de l'Afrique australe qui précède l'arrivée à Madagascar... mais une exploration en Amérique du Sud. En octobre, de Cordoba à Tucuman, dans la Sierra de Aconquija qui dépasse 5500 m, dans les contreforts andins des provinces de Catamarca, de Jujuy, de Salta, l'infatigable botaniste découvre et compare. En novembre, il est à Rio de Janeiro, et, quelques jours après, il a rejoint dans un secteur quasi-inaccessible de Madagascar, un jeune forestier qui deviendra le plus étonnant connaisseur de la flore arborescente de l'Ile, René Capuron. Ensemble ils sont dans l'extrême nord-est, une région pluvieuse, difficile, où se dresse, à l'ouest d'Antalaha, un massif entouré de mystère qu'Henri Humbert avait entrevu une seule fois, dans une matinée de brouillard, en 1937.

L'ÉPOPÉE DU MAROJEJY

(fig. 7 et 8)

"Maroudjèze", tel est le nom de ces montagnes, situées au sud-est du Tsaratanana, et dont la cime n'avait été atteinte qu'une seule fois, par le

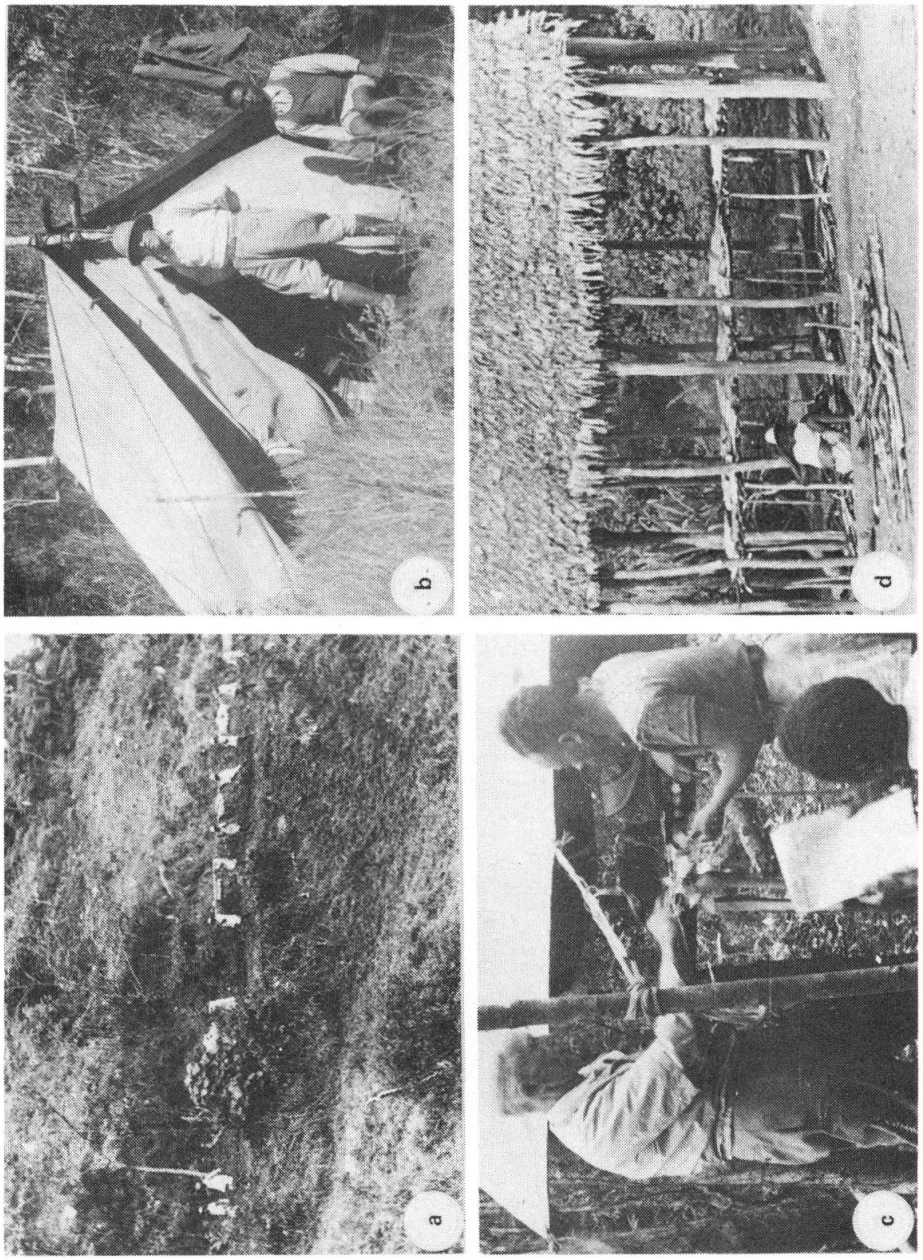


Fig. 5. — Exploration à Madagascar.
a, progression en brousse (chûtes de l'Onibe, 30 septembre 1948); **b**, au campement (Ambohimirahavavy, nord-ouest de Mangindrano, 1951); **c**, le travail de préparation des spécimens d'herbier (massif de l'Anjanaharibe, 17 décembre 1950); **d**, le séchage des plantes sous un abri de fortune (massif de l'Anjanaharibe, 1950) (a, c, d, d'après des photographies de G. Cours, photothèque H. Humbert; b, photothèque H. Humbert).

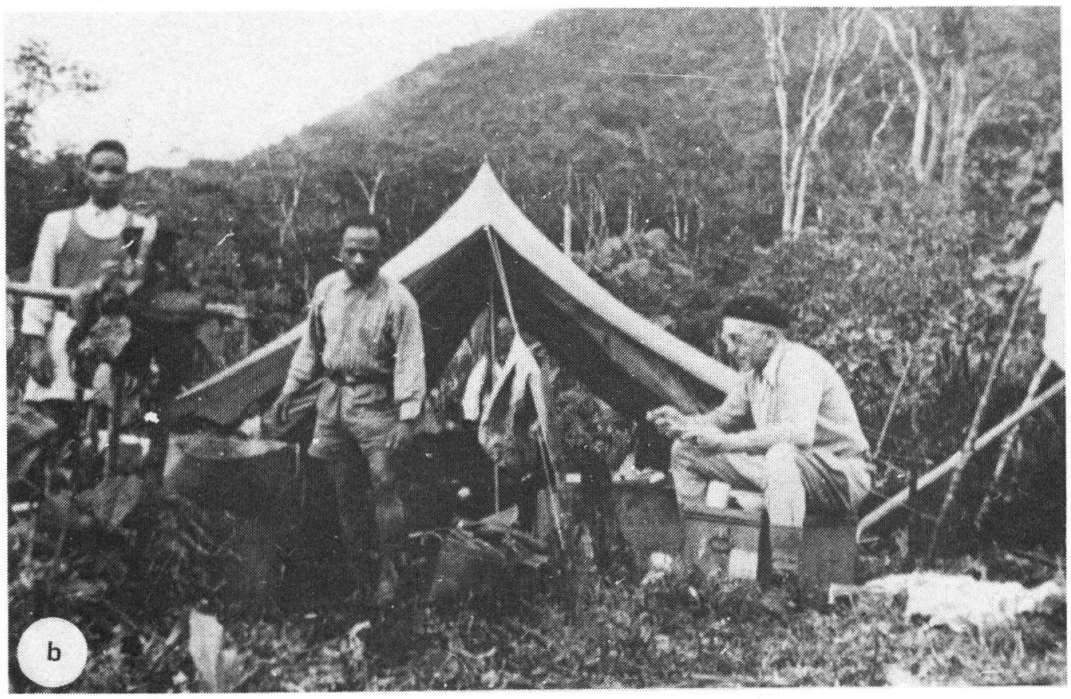


Fig. 6. — Campements d'Henri Humbert à Madagascar.
a, dans le massif de l'Ivakoany (sud-est de Betroka), novembre 1933 (photothèque H. Humbert); **b,** près de la rivière Manandilatra, bordure orientale du district de Bealanana (photo R. Capuron 1950).

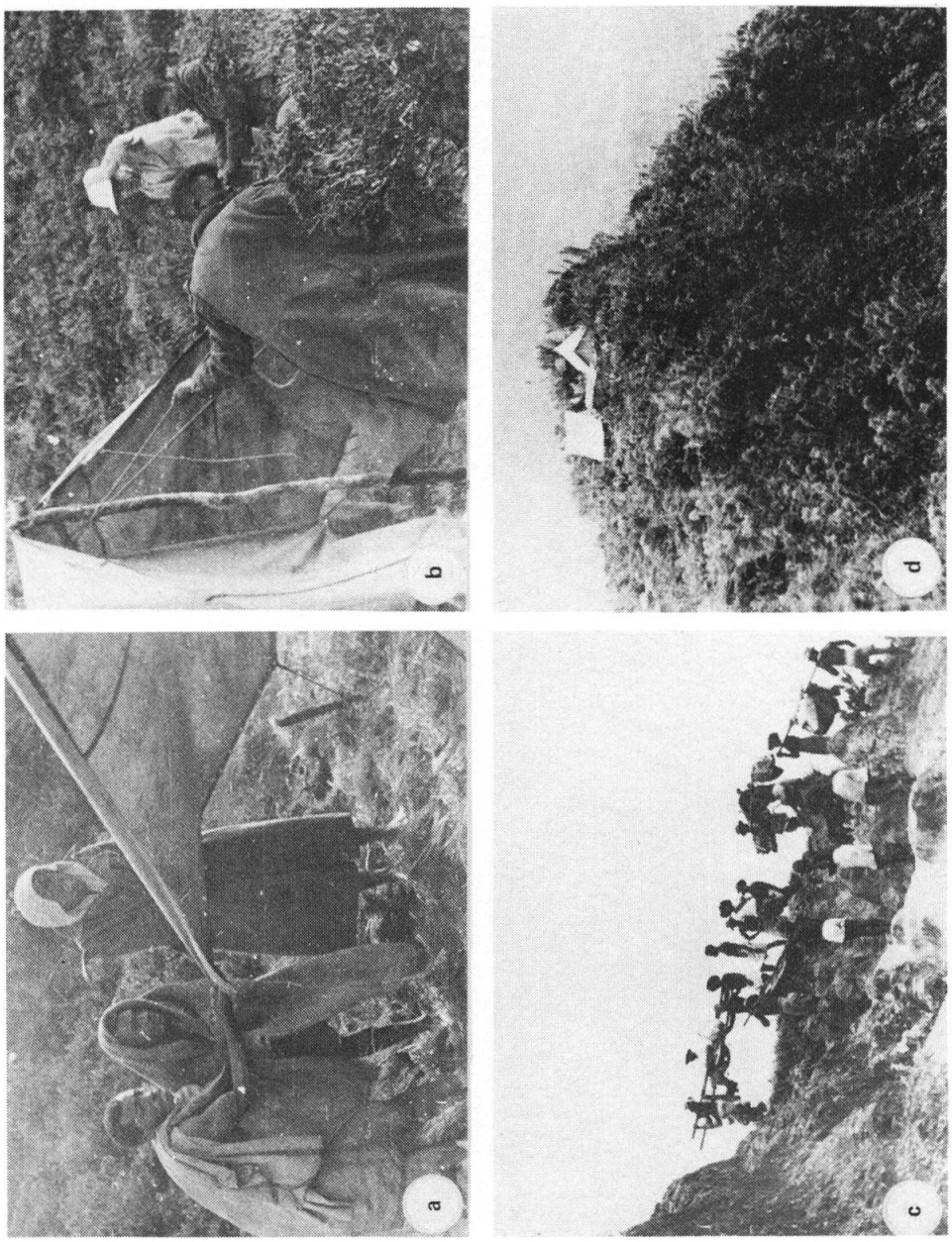


Fig. 7. — Les difficultés des explorations d'Henri Humbert à Madagascar.
a, et **b**, essais d'installation des tentes par temps pluvieux et tempête de vent (Marojejy 1950); H. Humbert sur la photo b est à droite et protège son chapeau du vent; **c**, progression en terrain difficile, piste de Bealanana à Ampamainty, montagne d'Andromadio (8 janvier 1951); **d**, un campement dans le massif de l'Anjanaharibe (camp n° 3 de l'exploration du Marojejy) sur un éperon à 1850 m d'altitude (23 décembre 1950) (d'après des photographies de G. Cours, toutes faites dans des conditions très délicates, sous la pluie).

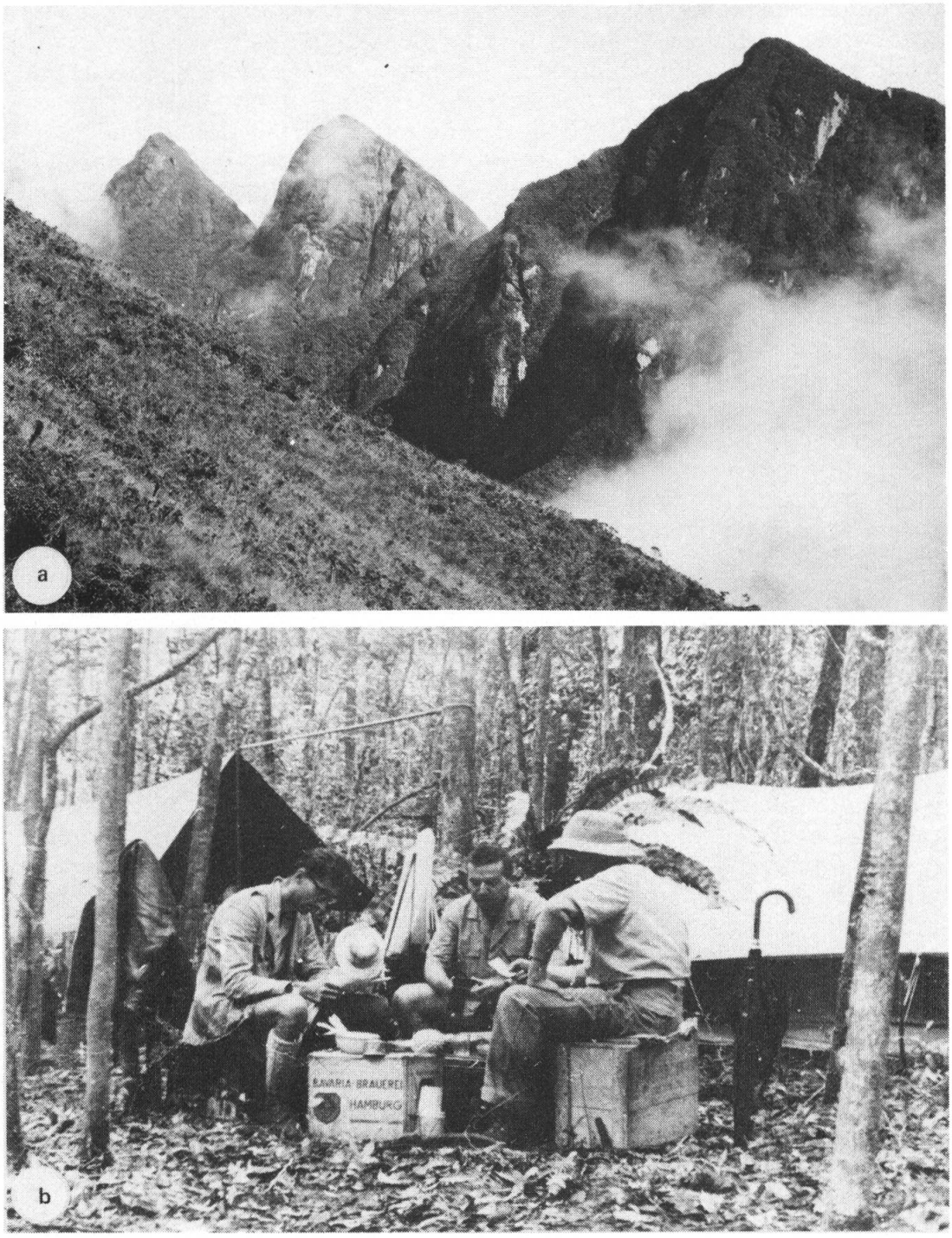


Fig. 8. — Une merveille de la nature: le massif du Marojejy.
a, vue prise des pentes supérieures du Marojejy-est; au premier plan, rochers à xérophytes, au deuxième plan les trois pics du Marojejy face sud (décembre 1948) (photo H. Humbert); **b,** déjeûner dehors, quand il ne pleut pas! Massif du Marojejy, 20 décembre 1950; Henri Humbert est à droite, G. Cours-Darne au centre, René Capuron à gauche (cliché de la collection G. Cours).

capitaine Aragon, en 1937. La végétation y est extraordinairement dense et entrelacée; les faibles altitudes sont formées de petits reliefs successifs, de nombreux mamelons exigeant d'incessantes montées et descentes de 200 m de dénivelé environ; il faudra six journées pour établir quatre camps... à 550 m, 600 m, 900 m et 1060 m d'altitude! Ce détail donne une idée de l'incroyable difficulté de progression. Le 30 novembre, René Capuron s'est éloigné quelques instants le soir: il ne reparaît pas; avec quelques hommes, Henri Humbert part à sa recherche, sans succès; il envoie plusieurs patrouilles; des guides entraînés s'égarent à leur tour; ce n'est que le 3 décembre qu'un regroupement pourra se faire, René Capuron avait tenté de repérer un meilleur emplacement de camp puis, sans retrouver le camp 3, sans abri et sans vivres, n'avait pu que rechercher un cours d'eau, regagner les basses altitudes puis reprendre la trace. Le 4 décembre, il progresse avec Humbert sous la voute forestière très sombre; ils parviennent à 1560 m sur le versant ouest: ils attendent l'éclaircie; une barrière rocheuse de 50 à 300 m de haut se découvre, infranchissable. Par une cheminée, ils s'engagent néanmoins avec trois hommes hardis, parviennent à 1650 m; la visibilité est nulle; l'orage les surprend; on ne peut plus avancer; il faut renoncer et redescendre, en cinq jours vers Andapa; René Capuron, malade, doit regagner Sambava, puis Tananarive. Henri Humbert s'accroche, décide de rester.

Un contact avec le chef de village de Maroambihyloko permet d'apprendre qu'en 1937 la piste du capitaine Aragon avait été tracée par un ancien guide, le Tsimihety Tsibohina (ou Tsitokana), qui a quelque 80 ans; l'ouverture de la piste nécessitait l'équivalent de 235 journées de travail pour 6 km entre 1000 et 2000 m!

Le 14 décembre, Henri Humbert repart de Manantenina, à 40 m d'altitude; sous des pluies violentes, il établit un camp 1 vers 680 m. Le 15, les racines de la végétation servant de marches sur des ressauts rocheux, la troupe atteint 1400 m et le camp 2 est monté. Le 16, par des corniches escarpées dans la sylve à Lichens, on atteint 1700 m (camp 3). Le 17 décembre à 13 h. le sommet est atteint; Henri Humbert organise 3 équipes qui le 18, explorent la végétation sommitale mais le soir la pluie s'abat: les violents courants d'air ascendants font frissonner l'immense voute forestière et l'on croit entendre le ressac d'une mer démontée. Quand, le 20 décembre, sur la crête où sont accrochés les explorateurs, une trouée se fait dans les nuages, un panorama de plus de 100 km s'étend sous leurs yeux. La pluie reprend, la piste est un torrent, il a fallu établir une échelle entre la tente d'Humbert et la "cuisine", qui sert de laboratoire et où les plantes essaient de sécher... Le 22, des porteurs arrivent avec des vivres, mais la puie rend impossible tout travail; ce n'est que le 28 que l'expédition est de retour à Manantenina, où les notables remercient Humbert d'avoir pris soin des porteurs: tout le village avait attendu ce retour pour célébrer Noël; il est vrai qu'en 1937 trois "oiseaux rougeâtres" s'étaient envolés et le capitaine Aragon avait perdu deux hommes, un troisième étant tombé gravement malade.

Gilbert Cours rejoint le 29 décembre. Durant deux mois et demi, les deux botanistes vont explorer les avant-monts du Marojejy et l'Ambatosoratra,

puis Humbert lance une nouvelle opération vers le sommet du Marojejy du 14 mars au 25 avril, reprenant la même piste qu'en décembre et à la faveur d'une rare période de beau temps; c'est à nouveau le succès, avec un camp 4 près du sommet à 2137 m que Cours rejoint le 26, mais le mauvais temps se déchaîne en quelques heures et met le campement en péril; pourtant, la troupe tiendra jusqu'au 1er avril, mais il n'est plus possible de rien faire, pas même de cuire le riz. La descente est infiniment pénible, le camp 3 a été dévasté, les abris du camp 2 sont détruits, la pluie est ininterrompue, il faut arriver vers le matin du 3 avril: en bas, à Mandena, les caféiers disparaissent sous 2 m d'eau; au village, on accuse les botanistes d'avoir excité la fureur des esprits qui se vengent en provoquant de désastreuses inondations!

Du 1er novembre 1950 au 4 avril 1951, Humbert est à nouveau sur le terrain et se consacre, souvent avec René Capuron, au nord de Madagascar. Les satellites entourant le Marojejy sont explorés méthodiquement, ainsi que les régions de Sambava et à nouveau l'Ankarana (fig. 9).

Les résultats des explorations menées au Marojejy constituent un fantastique apport scientifique: un volume de près de 300 pages, n'épuisant pas les observations nouvelles, est consacré à cette "Merveille de la Nature" qui, par décret du 3 janvier 1952, devient la 12me Réserve naturelle intégrale de Madagascar. Ainsi, dans sa flore septentrionale (comme ailleurs dans l'île), Madagascar réservait-il des découvertes non moins significatives que les Lémuriens de ses forêts ou le Cœlacanthe de ses eaux marines.

LA MUCUBAJI

"Un Français, un professeur de Paris... il sort le matin très tôt de l'Hôtel d'Aguila et il disparaît par les montagnes... il rentre le soir tout heureux avec beaucoup de plantes...", telle est l'image qui marque ceux qui, en septembre 1952, fréquentent cet hôtel, une barraque, à quelque 4018 m d'altitude, dans les paramos vénézueliens, non loin de Merida. Présent à Merida, le Dr Berdardi conte cet épisode. Henri Humbert, en effet, est dans les Andes; les "Fraylejones" *(Espeletia),* ces Composées alticoles remplaçant dans les Cordillières sud-américaines, les *Senecio* géants des volcans africains, l'avaient attiré. La Mucubaji? Un lieu-dit près de la Laguna Verde, à quelque 3600 m d'altitude, où séjourna quelques mois plus tard, le météorologue et explorateur du Haut-Orénoque, Joseph Grelier; ce dernier rapporte que les frères Bonomi, gardiens de ce site, conservaient un souvenir marquant du passage d'Henri Humbert parlant "de l'alerte botaniste sexagénaire qui, seul, planta sa tente au plus haut des cirques et qu'ils surprirent bien souvent, agrippé au rocher, tentant de détacher de sa main libre quelque touffe de mousse ou de lichen. Dans les Andes jamais savant ne s'était livré, de mémoire d'homme, à de pareilles excentricités".

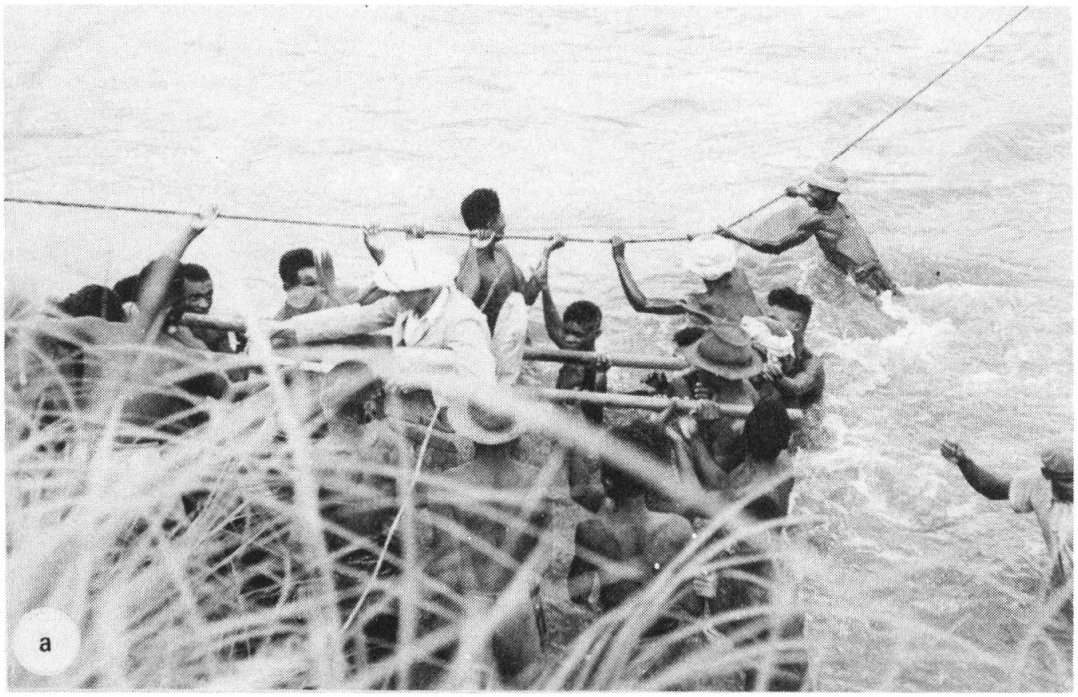


Fig. 9. — Henri Humbert à 63 ans, vu par René Capuron.
a, traversée d'une rivière du nord de Madagascar en "filanjana" (1950); **b**, dans la forêt caducifoliée sur les calcaires de l'Ankarana (1951) (photographies R. Capuron).

Pourtant, Henri Humbert était là presque sur la trace de deux des plus éminents voyageurs-naturalistes du XIXe siècle, dont deux pics couverts de glaciers au-dessus de Merida, portent parfois les noms: Humboldt et Bonpland.

De septembre à décembre 1952, Humbert constituera une précieuse collection d'espèces andines, circulant dans les sierras et les paramos du Vénézuela (fig. 10) et de Colombie, bien souvent entre 4000 et 5000 m, mais se rendant aussi dans le bassin de l'Amazone, explorant le rio Vaupès et ses abords, jusqu'aux confins du Brésil à Mitu (fig. 11). Sur le chemin du retour, il travaillera en République dominicaine, mais aura aussi une mésaventure qui ne manque pas de piquant.

Henri Humbert, le savant, l'explorateur, l'Académicien, va être "emprisonné" sans beaucoup de ménagement à New York! Il avait voulu aller au New York Botanical Garden pour y travailler deux journées; or on avait omis de lui signaler qu'un visa lui serait indispensable. C'est ainsi que durant 48 heures, sous la garde de policiers armés, il dut demeurer totalement enfermé dans une chambre d'hôtel en plein New York. Il ne put fléchir les services de sécurité; une péripétie dont le digne professeur demanda véhémentement, pendant plusieurs mois, excuses auprès des autorités responsables.

UN TRÈS ALERTE SEXAGÉNAIRE

Voyageur-naturaliste toujours et encore, Henri Humbert sera souvent à Samoëns et à Banyuls, laboratoires de terrain où il rédige ses rapports scientifiques et administratifs, mais aussi d'où il rayonne vers les Alpes ou les Pyrénées proches. En 1953, une longue excursion le conduit au travers de toute l'Espagne, de Zarragoza à Grenade, dans la célèbre Sierra Nevada. En 1954, c'est le Congrès international de botanique en France.

En 1955, du 15 janvier au 29 avril, c'est la neuvième mission à Madagascar, dessinant dans la partie méridionale du territoire un itinéraire orné de multiples antennes; des zones mal explorées sont visitées. De l'Itremo à Antanimoro, des monts Ankazovandamena et Vohitrandriana, du Cap Sainte-Marie ou du plateau Mahafaly, Humbert va récolter encore plus de 2000 lots d'espèces, s'attachant souvent aux familles mal connues, aux groupes systématiques non encore traités, parachevant la réunion des matériaux de fond pour terminer l'œuvre qu'il a commencée en 1912, poursuivie en 1923 et qui ne s'est jamais interrompue: la synthèse générale des Composées totalisant près de 1000 pages, constituant la contribution la plus considérable parue dans la "Flore de Madagascar et des Comores" (1960-1963). Parcourant ainsi la Grande-Ile, cherchant à en déceler toutes les originalités, en analysant la flore mais aussi tous les types de végétation, Humbert prépare aussi une autre synthèse d'intérêt écologique majeur: la "Carte de la végétation" dont l'ébauche sera présentée en 1961, et dont les trois feuilles en

Fig. 10. — Paramos vénézéliens caractérisés par les *Espeletia* (Composées).
a, Henri Humbert et Yves Sinoir à la Sierra de San Cristobal avec *Espeletia schultzii* (septembre 1952); **b,** un très beau cliché d'Henri Humbert au Mucuchies, 3650 m, groupement à *Espeletia schultzii* (au fond, le Pico del Aguila) (septembre 1952).

Fig. 11. — Henri Humbert à 65 ans (à sa droite, R. E. Schultes) préparant des spécimens dans la savane à *Vellozia lithophila*, Rio Kubiyu, Vaupes, Colombie amazonienne, 1952 (détail agrandi d'un tirage positif trouvé dans la collection Henri Humbert).

couleurs paraîtront, en collaboration avec Gilbert Cours, en 1965. Ces nécessaires mises au point, donnent, pour Madagascar, une valeur incomparable à l'œuvre de découverte réalisée par Henri Humbert ou conduite par lui.

Mais si, dans le cabinet d'histoire naturelle ou dans le laboratoire se poursuivent sans relâche ces travaux indispensables pour un véritable avancement des connaissances, les investigations sur le terrain appellent toujours le savant et la végétation des hautes montagnes l'attire sans cesse.

Ainsi en 1958 complètera-t-il ses observations: du 15 mai au 1er juillet, il se rend dans les Andes du Pérou, à la cordillière del Auzangate, au Paso de Hualla-Hualla, à la Puna de Huaron, travaillant entre 4000 et 4800 m sans se soucier de l'altitude alors que durant l'approche, les voyageurs circulant avec lui étaient souvent incommodés. De la Cordillière australe, Henri Humbert gagne le Mexique où il passera quelques jours fin juin.

La dernière très grande course sera encore malgache et en octobre-novembre 1959, l'inébranlable botaniste est à nouveau au Marojejy où il amasse encore 600 spécimens. Puis il explore la région de Diégo, avec ses forêts sèches littorales, puis l'Ankarana encore, puis le Mont Ambohipiriraka et la vallée de la Mananjeba dans l'extrême nord-ouest de la Grande-Ile entre janvier-février 1960. C'était le dernier regard sur Madagascar.

Voyageur-naturaliste, Henri Humbert le demeure toujours; l'âge ne le ralentit pas et à 75 ans, en mars 1962, il se rend aux Canaries et herborise spécialement au Pic de Teide, culminant à plus de 3700 m, ne manquant pas une observation sur les espèces endémiques insulaires orophiles. C'est dans cette haute montagne méditerranéenne qui rappelait les cimes de l'Atlas marocain, l'ultime exploration.

La maladie, bientôt, interdira à l'illustre savant de longs déplacements; il travaillera pourtant en 1963 dans les montagnes de Samoëns; en 1965, il repère des espèces insolites qui, non loin de sa maison de Bazemont, et dans ce bassin de la Mauldre qui fut le cadre de ses premières herborisations, traduisent des modifications dans le couvert végétal. C'est dans ce paysage paisible que, peu de jours avant qu'il ne s'éteigne, nous devions revoir celui qui fut l'un des plus éminents biologistes explorateurs de ce siècle, préoccupé en permanence du maintien des équilibres écologiques dans la nature, et qui, dans cette lignée de botanistes illustrée en France par les noms d'Auguste Chevalier, de Roland Portères, de Roger Heim, fit tant pour la pérennité de la grande tradition des voyageurs-naturalistes du Muséum de Paris.

Henri Humbert faisait preuve d'une grande humanité. Sur le terrain, son souci des autres, en particulier de ses guides, de ses aides-naturalistes malgaches, marquait ses décisions. Au delà de son immense savoir, il avait le désir de s'ouvrir, d'expliquer et il alliait à la simplicité un enthousiasme merveilleux lorsque quelque anecdocte surprenante venait à son esprit pour mieux illustrer son propos. Nous nous souvenons de son passage un jour de l'été 1954 au Salin de Badon, en pleine Camargue: ses souvenirs étaient d'une

précision étonnante lorsqu'il comparait "sansouires" et "enganes"[1] à ce qu'il avait vu au Maghreb, ou récemment en vallée de l'Ebre ou encore... sur le lac Tsimananpetsotsa, peuplé comme le Vaccarès, d'une foule d'oiseaux et classé comme ce dernier, Réserve naturelle intégrale, la 10me de Madagascar.

Dans toutes ses activités, Humbert respectait scrupuleusement l'exactitude scientifique; il n'appréciait guère l'habituelle approximation des écrits journalistiques et quelles n'avaient pas été sa stupeur et son indignation, comme le rapporte Pierre Boiteau, de constater qu'un décorateur plein d'ignorance avait fait superposer un lion (animal qui n'existe pas à Madagascar!) dans une forêt claire à baobabs des environs de Morondava, dans le sud-ouest de la Grande-Ile. Courroux d'autant plus compréhensible qu'Henri Humbert découvrit cette stupide modification quelques instants avant que les officiels, dont le Président de la République, n'inaugurent l'exposition de Paris en 1931...

Ce naturaliste complet, ce biologiste, ce protecteur de la nature, cet homme dont le Professeur Jean-François Leroy souligne l'esprit stimulant comme l'incessante action, surgissait à chaque instant, devenait parfois aussi le narrateur spirituel, chargé des souvenirs de plaisantes ou difficiles expériences. Bien souvent son propos réjouissait les auditeurs, ainsi que l'atteste la belle évocation de Roger de Vilmorin qui rappelle aussi combien ce maître qu'était Henri Humbert suscitait l'admiration. Certes, on a parfois indiqué que le bouillonnement des idées du savant rendait ses exposés magistraux trop complexes, mais ne convient-il pas de remarquer que, néanmoins, il partagea son érudition: enseignement universitaire d'abord, conférences, puis de 1931-1932 à 1957, cours publics du Muséum où ses exposés traitèrent, en divers cycles complémentaires, les types de végétations tropicales, les formes biologiques, les palmiers, les groupements orophiles méditerranéens et tropicaux, et, plus que tout, Madagascar, faisant toujours écho tant aux problèmes écologiques et biogéographiques, qu'aux questions de taxinomie ou de conservation des ressources naturelles. Il est navrant de songer que ces exposés ne furent jamais publiés; ces cours étaient illustrés de très beaux clichés, presque toujours en noir et blanc, réunis depuis 1924. Il ne fallait pas que l'assistant préposé à la projection "saute" une seule photo, jamais cela n'échappait au Professeur! Le Laboratoire de phanérogamie conserve nombre de ces précieux documents photographiques, souvent de très grande qualité, qui témoignent du sens profond de l'observation scientifique de la nature tropicale dont fit preuve Henri Humbert, le découvreur.

Quelques-uns garderont toujours en mémoire les départs d'Henri Humbert vers une exploration lointaine: en costume dit "colonial", avec casque et guêtres, portant piolet et trépieds, bardé des courroies de lourds appareils photographiques et de jumelles, il quittait le 16 rue de Buffon à Paris; un technicien le précédait ou le suivait, tirant ou poussant une antique brouette en bois chargée de cantines et bagages contenant matériel

---

[1] "Sansouires", nom donné en Camargue aux étendues de vases salées couvertes d'halophytes; "enganes": nom camarguais donné surtout aux *Suaeda* et Salicornes.

scientifique et nécessaire de campement: un itinéraire parfois épique depuis le laboratoire jusqu'à la gare ou la station de taxis les plus proches!

Combien de fois aussi le vit-on, chapeau tyrolien vert sombre sur la tête, encore en veste de sport, passer au laboratoire le lundi matin, régler les affaires urgentes, puis se rendre ainsi aux séances de l'Académie des sciences, traditionnellement le lundi après-midi.

Une ineffable lumière intérieure habitait et animait Henri Humbert; n'est-ce pas cette clarté qui, en 1967 toujours, transparaissait dans ce regard ardent, ce regard profondément bleu qui s'était mêlé si souvent à l'intense éclat du ciel des montagnes qu'aimait à gravir le grand savant, le prestigieux voyageur-naturaliste?

BIBLIOGRAPHIE

AUBRÉVILLE, A. & G. AYMONIN (1968). Henri Humbert, 1887-1967. *Taxon (Utrecht)* 17: 184-189.

— R. HEIM & al. (1967). Le Professeur Henri Humbert, Membre de l'Institut. *Adansonia, N.S.* 7: 423-441, portrait.

Auteurs multiples (1981). Voyages et découvertes. Catal. Expos. "Des Voyageurs-naturalistes aux chercheurs scientifiques". *Mus. Natl. Hist. Nat. Paris,* sans pagination (112 pp.), ill.

BERNARDI, L. (1969). Humbert le Hardi et l'incorruptible Humbertia. *Mus. Genève* 92: 4-8.

BOITEAU, P. (1970). Le Professeur Henri Humbert (1887-1967). In memoriam. *Bull. Acad. Malgache* 46: 57-67.

GRELIER, J. (1953). La découverte des sources de l'Orénoque, 16 mois d'exploration. *Le Parisien* 27.11.1953: 2.

HAMEL, J. L. (1969). In memoriam. *Trav. Lab. "La Jaysinia"* 3: 1-4.

HUMBERT, H. & al. (1955). Une merveille de la nature à Madagascar. Première exploration botanique du massif du Marojejy et de ses satellites. *Mém. Inst. Sci. Madagascar* B, 6: 1-272.

KERAUDREN-AYMONIN, M. & G. AYMONIN (1969). Les explorations et les collections botaniques du Professeur Henri Humbert. *Trav. Lab. "La Jaysinia"* 3: 11-33.

LEROY, J.-F. (1971). La botanique au Jardin des Plantes (1626-1970). *Adansonia, N.S.* 11: 2, 225-250.

— (1971). Avant-propos (à † H. Humbert et coll., Pédaliacées-Gesnériacées). *Flore de Madagascar et des Comores:* 179e-180e fam.

VILMORIN, R. DE (1969). Quelques souvenirs d'Henri Humbert à Samoëns et dans les Alpes. *Trav. Lab. "La Jaysinia"* 3: 5-9.

WURMSER, R. (1971). Notice sur la vie et l'œuvre de Henri Humbert (1887-1967). *Acad. Sci. Paris (Notices)* 1971: 1-11.

Adresse des auteurs: Muséum d'histoire naturelle, Laboratoire de phanérogamie, 16, rue Buffon, F-75 005 Paris.